

par Chaim Wein

vice-président du Comité Olympique d'Israël

Le numéro 50-51 de la Revue Olympique faisait état de la controverse entre M. KEKKONEN, président de la République Finlandaise, et M. Avery BRUNDAGE, président du Comité International Olympique. Le président de la République Finlandaise, athlète célèbre autrefois, considère avec inquiétude la situation du C.I.O. et émet des doutes quant à la capacité du C.I.O., dans sa structure actuelle, de continuer à diriger les Jeux Olympiques. La réponse carrément affirmative de M. BRUNDAGE contredit totalement cette déclaration, en soutenant que c'est précisément avec cette structure que le C.I.O. pourra organiser les Jeux.

A mon avis, il est tout à fait satisfaisant que ces opinions aient été clairement exposées en public et publiées dans la Revue, car tous ceux qui admirent l'idée Olympique se pencheront sans aucun doute avec intérêt sur ces déclarations.

Quant à moi, j'appuie totalement l'opinion de M. BRUNDAGE, les limites et difficultés que présentent la situation actuelle mises à part. Mais ces arguments ne nous empêchent pas de réfléchir plus profondément à la question "Où vont les Jeux Olympiques?"

Je me suis penché, dans le numéro 46 de la Revue, sur le programme Olympique, en exprimant le voeu d'examiner une question non moins importante. Mais j'aimerais d'abord dire que l'idée, conçue à la fin du dix-neuvième siècle, de faire revivre les Jeux Olympiques, est toujours une grande idée. Il faut cependant se rappeler que le monde n'est pas statique, et qu'une évolution fondamentale de la vie sociale s'est produite au cours des soixante-quinze années qui nous séparent de 1896; il est naturel que ces changements se répercutent aussi sur les Jeux Olympiques, pour le meilleur et pour le pire.

Si nous considérons que les Jeux rassemblent plus de dix mille athlètes venus de centaines de pays des cinq continents qui, malgré la barrière des langues, du mode de vie, etc, fraternisent avant et après les compétitions, en se tapant sur l'épaule, en se serrant la main et en manifestant leur désir de se comprendre les uns les autres, nous constatons que cette manifestation constitue le plus grand rassemblement social connu. Mais certains problèmes nuisent à son succès, et parmi eux, celui de l'amateurisme. Nous connaissons et reconnaissons les efforts déployés par le C.I.O. dans ce domaine, et les travaux de la commission chargée de cette question ne peuvent absolument pas être écartés avec légèreté; mais nous ne pouvons ignorer que les résolutions prises doivent résoudre le problème dans sa totalité.



*Les athlètes rassemblés dans le stade, lors de la cérémonie d'ouverture des Jeux Olympiques de Mexico - 1968.*

Nous savons que, lors de quelques réunions entre le C.I.O. et les C.N.O., de nombreux représentants ont fait part de leur inquiétude quant au sort des Jeux dans le contexte actuel; certains ont même mis en doute l'intérêt à y participer. En fait, deux blocs distincts se sont dégagés: l'un comprend 20 à 25 % des états qui, pour diverses raisons, remportent les principales victoires aux Jeux et l'autre, formé de 70 à 75 % restant, qui demeure dans le sillage du premier. C'est d'ailleurs ce dernier qui observe la devise du Baron de COUBERTIN, *"le plus important, aux Jeux Olympiques, n'est pas d'y vaincre mais d'y prendre part"*.

La situation présente commence à ressembler à celle des Jeux Olympiques dans la Grèce antique. A l'origine, les jeux dans l'Antiquité grecque étaient une fête populaire et un rassemblement social de personnes qui se mesuraient dans différents domaines du sport. Mais au cours des années, on en vint à accorder plus d'importance à la victoire, et notamment aux récompenses que l'on en retirait, ce qui poussa un certain nombre d'athlètes à consacrer uniquement à l'entraînement les quatre années qui séparent deux Jeux; la masse des sportifs grecs qui continuaient à mener leur vie habituelle et qui ne disposaient donc que d'une faible

partie de leurs loisirs pour s'entraîner, se trouvèrent ainsi dans l'impossibilité de se mesurer à ceux qui s'étaient entraînés intensivement durant quatre ans; voilà certainement la cause directe du déclin des jeux dans la Grèce antique.

Nous sommes témoins, aujourd'hui, d'un spectacle similaire. Un certain nombre de pays permettent, de diverses façons, à leurs athlètes, de consacrer la plus grande part de leur temps à se préparer pour les Jeux, ce qui, parfois, peut conduire à 20 ou 30 heures d'entraînement par semaine; au contraire, dans la plupart des pays, particulièrement les petits, les sportifs sont dans l'impossibilité de réserver tant d'heures à l'entraînement et, par conséquent, de concourir contre leurs adversaires mieux préparés. Cette situation devient de plus en plus préoccupante et il s'agit maintenant de savoir si nous avons le droit de rester à l'écart ou d'essayer d'en trouver la solution idéale.

Après les derniers Jeux, quelques petits pays sont partis avec un sentiment d'injustice et d'inégalité dans la lutte, pour ce qui est de la préparation dévolue aux Jeux; la valeur des efforts déployés pour y participer dans ces conditions a été mise en question.

Ce sentiment d'injustice pourrait entraîner de graves conséquences à l'avenir, et, à mon sens, il est indispensable de trouver une solution tant qu'il est encore temps.

Je me permettrai d'avancer une suggestion, tout en sachant bien qu'elle est incomplète pour le moment, et difficile à adopter. Je propose d'examiner et d'étudier la possibilité de diviser les nations participant aux Jeux en deux groupes, en fonction de certains critères, parmi lesquels, peut-être, le nombre d'habitants du pays en question.

Les deux groupes participeraient séparément aux compétitions uniquement lors du premier tour, et dans les sports individuels plutôt que par équipes. Je suis parfaitement conscient des éventuelles retombées psychologiques de cette suggestion. Comme je l'ai dit, ma proposition ne touche que le premier tour et non les finales, qui seront jugées en fonction du résultat individuel car, aux Jeux Olympiques, il ne peut y avoir, bien sûr, qu'un seul vainqueur.

Je ne veux pas dire que les petits pays sont incapables de produire de grands sportifs; en fait, le passé a prouvé le contraire, mais c'est dans la nature des choses qu'un grand pays ait plus de facilités et que les plus petites nations ne puissent se mesurer à lui.

C.W.

